

sa nation et ses alliés, il ne lui échappa aucune plainte. Il partit de Catarocouy, laissant les Français dans la pensée qu'il reprenait le chemin de son village : mais s'étant informé de la route que devaient suivre les députés et les otages iroquois, il alla les attendre à l'Anse de la Famine, où il leur dressa une ambuscade. Après les y avoir attendus quelques jour sil les vit paraître, les laissa s'approcher, et fondit sur eux, au moment où ils débarquaient de leurs canots, sans la moindre méfiance. Quoique surpris, ils voulurent se défendre ; mais la partie était trop inégale ; il y en eut quelques uns de tués ; tous les autres furent faits prisonniers. — Téganissorens, qui était du nombre de ces derniers, lui ayant demandé comment il avait pu ignorer qu'il était ambassadeur, et qu'il avait été envoyé pour traiter avec leur père commun, et chercher les moyens de parvenir à une paix solide entre toutes les nations, le fourbe fit semblant d'être encore plus étonné que lui, et protesta que c'étaient les Français eux-mêmes qui l'avaient envoyé à l'Anse de la Famine, en l'assurant qu'il y rencontrerait un parti de guerriers iroquois, qu'il lui serait très facile de surprendre et de défaire ; et pour lui prouver qu'il parlait sincèrement, il le relâcha sur l'heure, avec tous ses gens, à l'exception d'un seul, qu'il voulait retenir, disait-il, pour remplacer un des siens, qui avait été tué.

On prétend que Kondiaronk alla seul à Catarocouy, après son exploit, et que quelqu'un lui ayant demandé d'où il venait, il répondit qu'il venait de *tuer la paix* ; expressions dont on ne comprit pas d'abord le sens, mais dont on eut bientôt l'explication par un de ses prisonniers, qui s'était enfui à Catarocouy, et que l'on renvoya aussitôt vers ses compatriotes, pour les convaincre que les Français n'avaient eu aucune part à la perfidie des Hurons.

Quoiqu'il en soit de cette anecdote, Kondiaronk se rendit en hâte à Michillimakinac, et dès qu'il y fut arrivé, livra son prisonnier à M. de la Durantaye. Ce commandant, qui n'était pas encore informé des négociations du gouverneur-général avec les Cantons, condamna le malheureux à passer par les armes. — Il eut beau protester qu'il était ambassadeur, et que les Hurons l'avaient pris en trahison ; Kondiaronk avait prévenu tout le monde que la tête lui avait tourné, et que la crainte de la mort le faisait extravaguer. Dès qu'il fut mort, le rusé chef fit venir un vieil Iroquois, qui était depuis long temps captif dans son village, lui donna la liberté, et lui recommanda, en le renvoyant dans son pays, d'instruire ses compatriotes de ce qui venait de se passer sous ses yeux, et de leur apprendre que tandis que les Français amusaient les Cantons par des négociations feintes, ils faisaient faire des prisonniers sur eux, et les fusillaient.

Un stratagème si bien conduit devait avoir son effet. Néanmoins, détrompés apparemment de la prétendue mauvaise foi